



# DERRIÈRE LES FRONTS

## RÉSISTANCES & RÉSILIENCES EN PALESTINE

Un film d'Alexandra Dols

### « LA CULPABILITÉ DE CEUX QUI HAÏSSENT ET L'INNOCENCE DE CEUX QUI ONT PEUR »

Dans les nombreuses discussions publiques auxquelles j'ai participé avec des Occidentaux au sujet de la violation des droits des Palestiniens, une question est toujours posée : « Qu'en est-il de la peur des Israéliens ? » De même, combien de fois avons-nous entendu des médias occidentaux, et même le président des États-Unis, parler de « haine palestinienne » ? Ces mots considèrent comme allant de soi la culpabilité de ceux qui sont dans la haine et l'innocence de ceux qui ont peur. Mais en réalité, nous ne pouvons comprendre ces préoccupations à propos des craintes des Israéliens sans une analyse préalable des accusations de haine palestinienne.

L'un des problèmes que pose cette dichotomie est la présomption d'un état fixe et statique, comme si les peurs des Israéliens et la haine des Palestiniens étaient des traits permanents, innés et ne variant pas selon les membres des deux groupes. Présupposer des caractéristiques éternelles et unanimes permet de maintenir la relation oppressive entre l'occupant et l'occupé, et d'entraver tout changement politique. Pour trouver un moyen de s'extraire de ce présupposé, cet essentialisme doit être contextualisé et déconstruit.

Commençons par clarifier la disproportion des craintes des Israéliens au regard des dommages réels que les Palestiniens leur infligent. Israël dispose depuis longtemps de l'une des armées les plus puissantes au monde. Il donne en outre des « leçons de sécurité » à d'autres pays et leur fournit des armes qui leur servent à opprimer les autres. Et pour favoriser son occupation violente et réprimer la résistance naturelle et instinctive des natifs de Palestine, Israël a enfermé les Palestiniens désarmés entre des murs et a délégué à certains Palestiniens le rôle d'imposer ordre et silence dans ces cages. Grâce à des stratégies durables et sophistiquées destinées à détruire l'identité collective palestinienne, Israël a fait infiltrer tous les quartiers palestiniens par des espions et des collaborateurs. Dans chacune des confrontations, le nombre de victimes palestiniennes est cent fois plus élevé que le nombre de victimes israéliennes. Des milliers de Palestiniens se trouvent dans des prisons israéliennes, et non pas l'inverse. Des milliers de maisons palestiniennes, et non pas israéliennes, ont été démolies par des bulldozers. Et pourtant, ce sont les Palestiniens désarmés et apatrides qui sont invités à se montrer prévenants vis-à-vis des peurs israéliennes ! À la lumière de ces faits, il est injuste et insultant que la question des « craintes des Israéliens » puisse être posée à un Palestinien, dans la mesure où la question elle-même révèle un déni profond du long historique de la violence israélienne. Le plaidoyer pour l'empathie et la compréhension, lorsqu'il est adressé à la victime même de l'occupation israélienne, est simplement absurde. Il est pourtant attendu des Palestiniens qu'ils

fassent preuve de compréhension et apportent leur réconfort face à ces peurs. Le fait de s'y refuser est considéré comme une preuve supplémentaire de la haine palestinienne, ce qui viendrait confirmer que les Israéliens ont raison de les craindre.

Je comprends fort bien les peurs d'origine traumatique causées par l'histoire des Juifs européens au cours du siècle dernier. Mais pourquoi devrais-je, moi Palestinienne, être appelée à apaiser ces peurs passées alors que je suis quotidiennement confrontée au présent traumatisant de la Palestine occupée ? Comment éprouver une grande empathie pour cette tragédie historique européenne alors que les menaces israéliennes sur mon existence et ma sécurité sollicitent continuellement mon attention la plus urgente ?

La peur des Israéliens n'est pas simplement l'innocent héritage d'un passé traumatique ; c'est un instrument politique suspect, une manipulation abjecte justifiant le traitement cruel des Palestiniens. L'invocation des peurs israéliennes fait taire les protestations, qui insistent sur le fait que l'ensemble des Israéliens est impliqué dans l'occupation, indépendamment d'éventuelles hésitations individuelles à ce sujet. Et pire encore, il va de soi qu'une telle peur instrumentalisée ne peut être apaisée tant que les Palestiniens n'auront pas complètement disparu. Le prétexte de la peur offre une excuse pour le crime et absout de leur responsabilité les criminels « effrayés », en attribuant faussement la responsabilité du crime aux victimes « effrayantes ». N'est-ce pas ce qui est impliqué par la mal nommée « islamophobie » ? Pourquoi les préjugés et les crimes dirigés contre les juifs sont-ils qualifiés d'antisémitisme, alors que les préjugés et les crimes contre les musulmans – dont beaucoup sont également des sémites – ne sont pas qualifiés de crimes et de haine antimusulmans ? On y préfère le terme minimisant d'« islamophobie », qui sous-entend que la haine, le racisme et le passage à l'acte criminel de l'agresseur sont justifiés parce qu'il souffrirait d'anxiété et de peurs irrationnelles.

Pour être juste, un certain degré de peur de la part des Israéliens n'est pas sans raison : la crainte qu'une petite partie de leur violence puisse se retourner contre eux les hante. Cette crainte prend rarement la forme de fusées ou de bombardements, mais plutôt celle d'un jeune Palestinien essayant de punir Israël en lançant une pierre ou en poursuivant un soldat israélien avec un tournevis. Et de tels événements se produisent parce que les Nations unies et les dirigeants palestiniens se montrent incapables de tenir les Israéliens pour responsables de leurs crimes.

Attribuer un sentiment de peur aux Israéliens favorise une identification et une empathie à leur égard, tandis qu'attribuer le caractère dégradant de la haine aux Palestiniens engendre répulsion et aversion à leur endroit.

Il existe une haine de l'État d'Israël parmi les Palestiniens, mais cette haine n'excède pas la haine inévitable que tout groupe opprimé et colonisé ressent à l'égard du collectif qui perpète contre lui des crimes sans fin. Les Palestiniens ne détestent pas les Israéliens en tant que juifs, mais comme participants au système responsable de leur oppression politique. Les Palestiniens ne sont pas nés avec de la haine ; la haine se développe comme une réaction appropriée à l'ensemble des expériences odieuses qui caractérisent la vie sous occupation. Le peuple de Palestine n'est pas connu pour son antisémitisme ; il a accueilli les pèlerins d'Afrique comme les réfugiés d'Arménie. Avant l'occupation, de nombreux Palestiniens musulmans et chrétiens étaient mariés à des juifs vivant en Palestine. Mais, comme toute nation, les Palestiniens exècrent le vol de leur terre, les souffrances et les humiliations que l'occupation leur inflige. C'est une haine légitime, qui distingue ce qui blesse de ce qui protège, et encourage la résistance à l'oppression plutôt que la soumission au désespoir. S'attendre que les Palestiniens soient exempts de haine ou de sentiments négatifs à l'égard d'Israël, c'est comme s'attendre qu'une femme violée ait de l'empathie pour son violeur. Ce serait un exemple du syndrome de Stockholm – au mieux une dissociation du Moi –, psychologiquement plus dangereux encore que la haine elle-même. Ce syndrome entraînerait finalement une intériorisation de cette haine, qui s'exprimerait alors de manière destructrice au sein de la communauté opprimée.

Ce qu'Israël craint réellement, c'est sa propre « ombre » obscure, c'est sa violence et sa haine immenses, non assumées et projetées sur les Palestiniens.

Sur n'était pas la peur mais la haine qui a permis à Israël de commettre des massacres pour évacuer brutalement les villes et villages de Palestine, et qui motive les soldats à tuer des prisonniers menottés ou des blessés inconscients. C'est la haine qui incite les colons à brûler vifs des Palestiniens et à déraciner les vieux arbres de Palestine. C'est bien un discours de haine que préfèrent les soldats israéliens qui traitent les Palestiniens de « bêtes à deux pattes », de « cafards drogues » et de « crocodiles réclamant toujours plus de chair ». C'est un discours de haine qui non seulement encourage les actes haineux commis au nom de l'occupation, mais légitime aussi le nettoyage ethnique. Car n'est-ce pas là le traitement que l'on se doit de réserver aux cafards ?

Plutôt que de critiquer les Palestiniens pour leur haine et d'excuser les Israéliens pour leur peur, le plus constructif serait d'aider Israël à distinguer la réalité du fantasme. Cela impliquerait d'admettre la haine et la cupidité d'Israël, et de reconnaître que la fin de son odieuse occupation constitue le seul recours contre ses peurs.

Article inédit du Dr. Samah Jabr psychiatre, psychotérapeute et écrivaine



# ENTRETIEN AVEC DR. SAMAH JABR

**Qu'est-ce qui vous a poussé à participer au film d'Alexandra Dols ?**

L'invitation à participer à son film est tombée à un moment difficile. J'avais été une auteure prolifique de 1998 à 2007, puis j'ai connu quelques années de stagnation dans ma productivité d'écrivaine, car les risques de cette habitude d'écrire ont dépassé largement ses bénéfices pendant un certain moment. Alexandra m'a contacté en 2011. Intéressée par mes écrits, elle voulait m'interviewer et utiliser certains des textes écrits plus tôt comme une base pour son film. Son invitation a provoqué en moi un profond sentiment de désarroi, étant donné que je pensais à l'époque ne plus jamais écrire. Mais dans le même temps cela m'a empli d'espoir et d'enthousiasme : j'ai replongé dans ma vieille addiction, celle consistant à calmer mon esprit agité en couchant sur le papier mes pensées et mes ressentis. Je pensais que le fait d'inclure mes réflexions dans un film français avec l'éventualité d'une distribution internationale pourrait signifier beaucoup pour tous ceux qui dans le monde entier vivent sous le joug d'une oppression du même type, politique ou sociale, avec déséquilibre des forces en présence. Après une année à délibérer et à calculer les risques, la balance a penché vers le oui. Je lui ai répondu que je ferai partie du projet.

**Parmi les patients que vous soignez, les plus atteints psychologiquement sont-ils ceux qui sont les plus passifs, qui acceptent l'occupation israélienne ? Ou bien au contraire ceux qui résistent activement à l'occupation ? Voyez-vous un corollaire ?**

En travaillant avec des Palestiniens participant à des actes planifiés de résistance à l'occupation – c'est à dire pas des actes impulsifs d'adolescents voire d'enfants –, j'ai remarqué qu'ils sont pour la plupart sûrs d'eux, altruistes et courageux. Ils ont l'intelligence et la sensibilité nécessaires à une réelle compréhension de la douleur causée par l'oppression. Eux considèrent l'occupation comme la maladie et ne se focalisent pas sur leur réaction face à cette maladie. Ils prennent une position très saine face à l'oppression : ils résistent. Mais la

résistance entraîne souvent de vives représailles contre eux et leurs familles, si bien que même s'ils survivent à l'emprisonnement, à la torture et à une longue exclusion de la vie civile, ils restent vulnérables à une forme de culpabilité, celle associée aux représailles subies par leurs familles. Certains sont complètement brisés par cette phase, ce qui sert à intimider ceux qui envisageraient de s'engager dans la résistance.

Les lâches, les corrompus et les égoïstes ont plus de facilités à survivre et à trouver des bénéfices à l'occupation. Ceci n'est pas un trait de caractère palestinien, mais un trait systématique du colonialisme, qui fait des ravages et laisse derrière lui des résidus d'humanité. C'est pourquoi les gens habitant dans des anciennes colonies sont laissés pour compte avec une estime de soi brisée, de même que leur système de valeurs et d'identité.

**Par votre pratique en tant que psychiatre, vous donnez une dimension politique à la réparation psychologique. Est-ce pour mieux imposer la légitimité de cette forme de soin ?**

En tant que psychiatre, j'appréhende les dommages psychologiques infligés délibérément aux individus et à la communauté palestinienne en me basant sur notre réalité sociale, laquelle est la résultante d'une politique bien déterminée. Et je sais qu'on ne peut y répondre seulement en définissant des règles de diagnostic ou en prescrivant des médicaments psychotropes pour les comportements « problématiques ». L'urgence est de défendre les droits de l'homme et de promouvoir la justice. Cette position éthique et professionnelle n'est pas déterminée par un agenda politique. Cela paraît juste la meilleure chose à faire pour le bien-être des personnes en souffrance. Selon certains psychiatres, un garçon jetant un caillou à des soldats des forces d'occupation doit être diagnostiqué comme ayant des troubles de conduite, comme un réfractaire à l'ordre. Un homme récoltant des oranges sur ses terres confisquées peut se voir diagnostiqué comme psychopathe et une femme qui pleure en réaction à la démolition de sa maison, comme

hystérique. De même un jeune homme qui s'emporte alors qu'il est provoqué par des soldats est toujours diagnostiqué comme suicidaire, sinon terroriste.

Rien de plus simple que d'apposer de tels diagnostics sur n'importe quels comportements politiquement « désapprouvés ». Mais ces diagnostics sont toujours appointés par les dominants. Une telle approche empêche d'appréhender un contexte plus général. Elle est au mieux de courte vue. Elle est lâche parce qu'elle tente de « traiter » l'individu et non le contexte pathogène. Tout comme je ne prescrirais pas de médicaments à une femme battue pour qu'elle tolère mieux cet abus, je n'admettrais pas à l'hôpital psychiatrique une personne à cause de son comportement « socialement embarrassant ».

Tout comme j'ai la responsabilité d'informer les autorités d'une agression sexuelle sur mineur avant de traiter l'enfant, j'ai la responsabilité de faire connaître les conséquences néfastes de l'occupation et d'accompagner les personnes souffrant de troubles liés aux injustices subies. Cette position thérapeutique est complètement cohérente avec ma responsabilité professionnelle et éthique. Selon moi, un professionnel de la santé mentale qui utilise l'excuse de l'impartialité ou de la neutralité pour maintenir une position « apolitique » a forcément une position biaisée. Il promeut la dépendance et l'obéissance aux dominants.

Je parle aussi en tant que femme palestinienne, qui utilise ses connaissances et son expérience dans le domaine de la santé mentale comme un outil de résistance. Il s'agit de montrer comment l'occupation essaie de détruire notre volonté, notre identité et système de valeurs comme société, et de théoriser comment nous pouvons vivre et survivre de manière créative malgré ces tentatives de destruction.

Propos recueillis par Samantha Lavergnolle

Interview à retrouver en intégralité sur le site du film [derrierelesfrontslefilm.fr](http://derrierelesfrontslefilm.fr)

« Je ne pense pas qu'une libération nationale puisse être réalisée par des personnes qui ne sont pas personnellement libérées. (...) Les gens parlent toujours de libérer les terres palestiniennes, mais pour moi il est important de libérer l'esprit palestinien, l'identité palestinienne. »



## DR. SAMAH JABR

Dr. Samah Jabr est une psychiatre psychothérapeute et écrivaine palestinienne.

Diplômée de l'université de Al Quds à Jérusalem, de l'université Paris VI et Paris VII à Paris, et de l'Institut israélien de psychothérapie psychanalytique, elle traite les dommages psychologiques de l'occupation israélienne, à la fois au niveau de l'individu et de la communauté palestinienne.

Au cours de ses années d'études elle a été bénéficiaire de plusieurs prix tels que le « Howard Hughes Award for a Research in Biochemistry » et le « International Women in Science and Engineering Scholarship » et le « Dubai Harvard Foundation for Medical Research Scholarship ».

Née à Jérusalem-Est, elle travaille dans plusieurs villes de Cisjordanie. Elle a dirigé le Centre Médico-Psychiatrique de Ramallah et aujourd'hui est à la tête de l'unité de service de santé mentale en Palestine en parallèle

de son travail dans le secteur privé comme clinicienne et formatrice. Elle travaille également comme consultante médicale auprès d'ONG locales et internationales (telles que MSF et PMED) concernant l'élaboration et la mise en œuvre de programmes de santé mentale.

Professeure Adjoint dans des universités palestiniennes et Professeure Adjoint d'enseignement Clinique à l'université George Washington elle intervient aussi auprès de détenu-es en prison et participe bénévolement à un travail de collecte de témoignages, de prisonnier-es qui ont été torturés, selon le Protocole d'Istanbul. En 2015, elle est à l'initiative avec le UK-Palestine Mental Health Network, d'un appel pour l'engagement des professionnels de la santé mentale pour la Palestine.

La publication de son livre « Derrière les fronts : chroniques d'une psychiatre psychothérapeute palestinienne sous occupation » en vente sur [www.pmneditons.com](http://www.pmneditons.com).



# ENTRETIEN AVEC ALEXANDRA DOLS

## Réalisatrice

Comment avez-vous découvert le travail du Dr. Jabr ?

Pour mon précédent film *Moudjahidate*, sur des engagements de femmes dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, j'ai découvert le psychiatre anticolonialiste Frantz Fanon. Il affirme que la libération nationale ne peut se faire sans une décolonisation des esprits. Un héritage que j'ai retrouvé dans l'écriture et le regard de Samah Jabr qui politisent le psychologique et décèlent les symptômes d'oppressions politiques. J'ai découvert ses textes en 2007 grâce à des sites comme « Chroniques de Palestine ». À l'époque, j'avais une sorte de position de principe anticolonialiste mais ses chroniques m'ont permis de visualiser concrètement la situation, ses récits se sont révélés cinématographiques. Dans ses chroniques d'un quotidien de femme psychiatre sous occupation, elle délivre aussi avec beaucoup d'acuité un diagnostic psycho-politique. Ses écrits tirent leur force à la fois de leur ancrage dans son quotidien, celui de ses patient-es et de sa famille ainsi que d'une rigueur journalistique. Son éthique travaille toute les strates de sa vie et j'aime la manière dont, malgré la férocité de l'occupation, ses textes déjouent un fatalisme implémenté par le pouvoir et se terminent toujours par le rappel, sans angélisme, de perspectives de libération. Ses chroniques m'ont saisie, donné une porte d'entrée sur une réalité complexe et m'ont conduite jusqu'à elle et son pays. La structure du film est d'ailleurs construite à partir d'extraits de ses chroniques.

**Votre regard porte sur l'engagement de femmes face à un conflit dur, long et violent. Pensez-vous que le domaine psychologique soit un terrain de résistance « féminin » ?**

Autant pour mon film précédent *Moudjahidate* en 2008, il me paraissait plus pertinent de faire un film sur des engagements de femmes exclusivement, pour parer à l'absence, l'invisibilité... autant pour *Derrière les fronts*, dix ans après, il s'agit d'un autre contexte. J'ai tenté de m'opposer à certaines représentations médiatiques qui distribuent des images du « bon » et du « mauvais » Palestinien, d'une part

les « victimes innocentes » parmi lesquelles on range souvent les femmes et les enfants, et d'autre part ceux que l'on criminalise ou du moins que l'on suspecte. C'est pourquoi le film réunit un front d'individu-es de confessions, de lieux de vie, d'orientations sexuelles et de cultures politiques multiples, tous unis dans un combat contre l'occupation. Ce front est à l'image de la société palestinienne.

Certes la psychologie est souvent présentée comme un domaine féminin mais lorsqu'il s'agit d'aborder les aspects psychologiques liés à la guerre et aux sujets politiques, il me semble que ce sont plutôt des hommes qui ont la parole. Il est amusant de constater qu'avant de voir sa photo, beaucoup de personnes ont cru que le Dr. Samah Jabr était un homme. D'autres supposent d'emblée qu'elle est pédopsychiatre... Il est important qu'une femme, musulmane, portant le hijab, apparaisse sur nos écrans - non pour parler de son voile justement mais de son champ d'expertise.

**Vous donnez une dimension politique à ces formes de résistance et de réparation psychologiques. Est-ce pour mieux souligner leur légitimité ?**

La guerre psychologique et ses résistances sont invisibles mais ne doivent pas rester impensées. C'est tout l'enjeu de ce film. Comme en témoigne les différents intervenant-es du film, que ce soit au check-point, à l'école, en prison, dans les médias, tout est fait pour attaquer et détruire psychiquement si ce n'est physiquement et symboliquement l'identité palestinienne, les corps et esprits palestiniens. Les Palestiniens répondent à ces attaques par le Sumud : une forme de culture de résilience orientée vers l'action contre l'oppression, qui prend racine au niveau individuel mais qui se mène collectivement... Peut-être de quoi nous inspirer pour les luttes à mener en France.

**Quelles ont été les conditions de tournage sur place ?**

Nous n'avions pas d'autorisation de tournage. Cela implique un travail et un stress supplémentaires lorsqu'il s'agit de passer la frontière avec des images que les autorités israéliennes

peuvent vouloir contrôler ou confisquer. Bien sûr, cela reste sans commune mesure avec ce que les Palestiniens peuvent endurer lorsqu'ils passent cette même frontière ou un check-point... Dans la période des tournages, une photo-journaliste et un auteur de bande-dessinée se sont vus interdire l'entrée sur le territoire simplement pour des productions artistiques... Voilà qui témoigne des conditions de pratiques artistiques dans cette soi-disant « seule démocratie du Moyen-Orient. » Le film ne s'est pas fait dans des conditions « normales », il y a eu plusieurs refus de financement et d'accompagnement artistique de la part des institutions culturelles. On est donc parti tourner en équipe réduite, dans une économie de solidarité, modeste dans les moyens mais extrêmement ambitieuse dans ses objectifs - voir parfois un peu folle. Par contre ces difficultés ont été largement compensées par l'accueil, la générosité et la disponibilité dont ont fait preuve les palestiniens rencontrés. Des personnes très occupées certes, mais qui ont été patient-es et ont pris le temps de nous accorder de longues interviews - je les en remercie encore ici.

**Au début du film vous prévenez les auditeurs que « certains contenus peuvent heurter la sensibilité des personnes non averties. » à quoi faites vous allusion plus précisément ?**

Quelqu'un m'a fait remarquer qu'une séquence sur le recueil de témoignages de personnes torturées l'avait beaucoup heurtée, qu'elle avait agit comme "trigger", un déclencheur, c'est-à-dire comme une scène susceptible de réveiller un traumatisme... Il est donc important d'avertir.

Le travail de montage convoque le cœur et la raison si tant est qu'ils soient séparés. Pour ma part, j'ai vu et lu tellement de choses concernant les méthodes de tortures israéliennes et les violations des droits palestiniens que je me sens parfois guettée par cette potentielle désensibilisation à la violence dont parle le Dr. Jabr dans le film...

**Propos recueillis par Samantha Lavergnolle**  
Interview à retrouver en intégralité sur le site du film [derrierelesfrontslefilm.fr](http://derrierelesfrontslefilm.fr)

Pierre Stambul

Union Juive Française pour la Paix

Ce n'est pas parce qu'ils sont mal informés que nos dirigeants soutiennent ceux d'Israël et leur garantissent l'impunité. C'est parce que cet État surarmé, morceau d'Europe installé au Proche-Orient, capable de contrôler et d'enfermer des millions de personnes, c'est leur État rêvé. Nous avons souvent entendu lors de nos voyages en Palestine les propos suivants : « cette guerre est née de l'extérieur. De la reconnaissance par la communauté internationale d'un État qui viole en permanence le droit international et de l'impunité dont il jouit. Une solution juste viendra de pressions venues de l'extérieur et des capacités de résistance et de résilience des Palestiniens-ne-s. »

C'est cela que traite le documentaire d'Alexandra Dols : informer et analyser les mécanismes qui permettent au peuple palestinien de rester debout.

En une série de séquences balayant les dix dernières années, Alexandra Dols fait témoigner :

Une femme totalement traumatisée après avoir réussi à empêcher l'enlèvement de son enfant par des colons meurtriers  
Un prêtre orthodoxe qui réaffirme la solidarité entre les Palestiniens quelle que soit leur religion

Un professeur de sociologie de l'université de Bir Zeit

Une Palestinienne d'Israël « queer »



## ALEXANDRA DOLS

Diplômée d'un Master II en Création et Réalisation audiovisuelle à Paris VIII Saint-Denis et d'un Master I en Écriture de scénario de fiction à Paris I Panthéon-Sorbonne, Alexandra Dols est auteur-réalisatrice spécialisée dans le documentaire. Son premier film, *Moudjahidate*, évoque des engagements de femmes dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie au sein du FLN-ALN : il propose déjà des jalons d'une réflexion anti-colonialiste. La question des luttes d'émancipations, de libération et leurs histoires individuelles et collectives traverse son travail.

Parallèlement, depuis 2009 elle intervient en milieu scolaire en éducation à l'image.

## FILMOGRAPHIE

o HOMO\_LESBO\_TRANS\_PHOBIE dans le travail et le syndicat :

en développement - 15 min - en cours

o LA TETE DE MA MERE - 10min - Fiction - 2002

o MOUDJAHIDATE - 75 min - 2008

o QUI SEME LA HAGRA - 15min - 2014

o FEMMES EN PALESTINE avec le Dr. Samah Jabr - 11min - 2015

Un homme plusieurs fois emprisonné et juste libéré après une nouvelle grève de la faim

Une femme, membre du FPLP (Front populaire de Libération de la Palestine) qui a fait de nombreuses années de prison. Elle montre des images prises à Gaza pendant les 52 jours du massacre « bordure protectrice » pendant l'été 2014.

Le personnage principal dont les propos tissent l'unité de ce film est Samah Jabr. Cette femme, médecin psychiatre vivant à Jérusalem Est a écrit depuis des années de nombreux articles sur les effets traumatiques du « sociocide » à l'œuvre. Elle montre comment les Palestiniens-ne-s sont en permanence intimidés et humiliés. Elle étudie les conséquences sur les enfants, dans quel état psychique on est en sortant de prison ou pendant le deuil.

On la suit entre Jérusalem et Ramallah et sur les check-points. À partir de la phrase terrible d'une mère apprenant la mort de son fils : (« j'ai dansé comme un poulet dont on vient de trancher la tête »), Samah confronte mots et langage du corps pour proposer l'écoute de la souffrance la plus réparatrice possible. Réaliser et populariser des documentaires comme *Derrière les fronts*, c'est faire en sorte que plus personne ne puisse dire : « nous ne savions pas ». C'est empêcher le révisionnisme insupportable de ceux qui présentent Israël comme « la seule démocratie du Proche-Orient ». C'est donner une humanité au peuple palestinien diffamé en permanence. Pour l'instant, malgré tout ce qu'elle subit, la société palestinienne ne s'écroule pas.

## Une révélation

Avec son film *Derrière les fronts*, c'est une personnalité exceptionnelle qu'Alexandra Dols nous révèle : celle de la docteur Samah Jabr, fil rouge de ce documentaire très politique.

Psychiatre et psychothérapeute, cette femme dirige le travail de santé mentale dans les territoires palestiniens occupés – en pratique en Cisjordanie et à Jérusalem-Est, la bande de Gaza lui restant accessible. C'est dire combien cette femme est solide.

Tout, chez elle, le confirme : son regard direct, sa parole claire, sa pensée radicale. Pour aider ses compatriotes, elle appuie son savoir-faire médical sur un levier d'une rare efficacité : leur espérance.

Tel est en effet le message essentiel de Samah Jabr : malgré les souffrances que leur inflige l'occupation, et en dépit des traumatismes ainsi occasionnés, la plupart des Palestiniens conservent et cultivent cette force vitale de résistance qui leur promet que demain sera meilleur qu'hier.

Comment, en l'écoutant, ne pas penser à Mahmoud Darwish, pour qui les Palestiniens « souffrent d'un mal incurable qui s'appelle l'espoir » ? Et le poète concluait : « Merci de porter avec nous le fardeau de cet espoir. »

Dominique Vidal

Journaliste et historien



«Dr Samah Jabr est une femme sage et réfléchie. Elle pense les effets subtils et dévastateurs de plusieurs années d'occupation brutale sur le peuple palestinien. Le film d'Alexandra Dols partage ses visions avec nous, d'une manière généreuse, humaine et profondément dérangeante. PLEASE SEE THIS FILM.»

**Ken Loach**  
Réalisateur



Le film a été fort bien reçu par le public tunisien positivement «dérangé» par une oeuvre maîtrisée artistiquement et surtout politiquement.

**Mr Youssef Seddik**

Ecrivain, philosophe, anthropologue de l'Islam et engagé sur la Palestine



## Cases Rebelles

<http://www.cases-rebelles.org/>  
Cases Rebelles est un collectif noir créé en 2010, qui essaie de lutter et penser toutes les formes de domination, dans une perspective afrocentrée et panafricaine nommée PanAfroRévolutionnaire.

«Nous sommes solidaires du combat palestinien ; c'est pour cela que nous avons répondu positivement à l'invitation d'écrire sur le film d'Alexandra. Et aussi parce que Samah incarne avec force une conception de la décolonisation à laquelle nous sommes particulièrement sensibles.»

«Tenir un charbon brûlant»

«Une danse peut être si unique, exprimer l'intime, comme nos fantasmes et nos rêves»

La poésie du film d'Alexandra Dols n'a rien de la fuite. Elle convoque la Palestine dans une complexité vibrante qui tient au souffle, aux mots de Samah Jabr. Derrière les fronts, derrière le sort fait aux corps, épuisés, massacrés, meurtris, enfermés, il y a les âmes. Samah, psychiatre, psychothérapeute, professeure et écrivaine, essaie de nommer, écouter, soigner :

« Il y a une sorte d'hypocrisie dans le fait de traiter ce qu'on nomme schizophrénie, bipolarité, dépression, etc., tout en ignorant la psychopathologie quotidienne de la vie ordinaire en Palestine qui, elle, n'a aucune étiquette. »  
Ses chroniques, ses analyses sur la souffrance mentale des palestiniens, s'étoilent ici entre les récits de résistance, de Sumud et de blessures ouvertes. C'est la force du film d'énoncer, d'incarner la violence psychique constamment renouvelée de la Nakbah, catastrophe continue, « processus » nous dit S.Jabr. Entendre la variété des conséquences mentales de l'occupation, les traumatismes transgénérationnels, c'est appréhender les luttes palestiniennes autrement. On sait comment « Black Rage » ou, bien entendu, les travaux de Fanon amplifièrent les analyses de l'oppression raciale. De l'infériorité intériorisée aux joies de combattre, défier, on voit ici comment l'esprit développe une palette infinie de réponses à la terreur. Et c'est un enjeu majeur de tout processus de décolonisation d'embrasser cela (aussi parce que toute colonisation repose sur des propagandes actives de psychiatrisation de l'Autre) sans jugement ni déni, avec bienveillance : dans la complexité des surcompensations, décompensations, névroses, non-dits, transcurrences et résiliences. Il s'agit aussi de ne pas consentir à sa propre « désensibilisation ».

« Personne ne te voit, toi qui danse seule dans l'obscurité ! »

Face au peu de moyens, Samah doute mais garde le cap. Même si rester fidèle à ses principes « c'est comme tenir un charbon brûlant ». La circulation pénible, l'enfer des checks-points sont les métaphores de cette persistance appliquée, malgré les menaces permanentes : le fusil de l'occupation braqué contre la tempe et contre l'esprit. Derrière les fronts est beau parce qu'il sonde les marges du combat pour en redéfinir l'essence. Parce que les termes de la réflexion, de ce qui fait résistance sont posés par les concernés. Le film essaie aussi d'éviter le spectaculaire de la mort, des corps ensanglantés, sans réussir complètement. Mais derrière les fronts Alexandra Dols chemine. Dès le début, avant de s'effacer, en voix off elle dit simplement comment son premier film Moudjahidate l'a menée aux écrits lumineux de Samah. D'une colonisation à l'autre, de l'Algérie à la Palestine, une pensée et un regard circulent, questionnent. Une démarche s'affirme, s'affine : en sons, musiques et expérimentations esthétiques. C'est le début d'une oeuvre consciente de ses responsabilités. D'ailleurs le film dit aussi « l'apathie du reste du monde ». Et sans doute que la banalisation de la mort palestinienne – comme pour tout crime de masse qui dure, auquel on s'habitue - a un coût psychique pour l'ensemble du vivant.

## Jacques Lesage de La Haye

Psychologue, psychothérapeute reichien, analyste reichien et écrivain

Le film d'Alexandra Dols est un coup de semonce à l'humanité. Ceux qui l'ont vu constatent que nous ne pouvons plus tergiverser. En Israël, il existe des intellectuels et des tortionnaires qui savent détruire un individu et une collectivité. Ils le mettent savamment en pratique. La méthode consiste à traumatiser des hommes, des femmes et des enfants et à les plonger dans un état de stress post-traumatique permanent.

Pour faire bonne mesure, il importe de répéter les chocs, arrestations, interrogatoires, tortures, emprisonnements administratifs, destruction des maisons et des villages. En Palestine, cette occupation, qui a commencé en 1948, est appelée Nakba, la Catastrophe.

Ce qui est extraordinaire, c'est que certains des interviewés disent clairement : « Nous n'en voulons pas aux juifs ». Ils ont compris que les vrais responsables sont l'état sioniste et ses autorités qui occupent la Palestine et fomentent les massacres. Pas le peuple juif.

Les Palestiniens sont dans la survie. Ils essaient par tous les moyens de sortir de l'impasse. Toutes les familles ont eu au moins un membre qui a été arrêté et reste des mois ou des années en prison. Une partie de leur temps est consacrée à rendre visite au prisonnier, à correspondre avec lui et à

le faire vivre à l'extérieur par des actions et des rencontres avec les habitants du pays. La psychiatre Samah Jabr déclare : « Je ne pense pas qu'une libération nationale puisse être réalisée par des personnes qui ne sont pas personnellement libérées. Les personnes alliées parlent toujours de libérer les terres palestiniennes, mais pour moi il est important de libérer l'esprit palestinien, le peuple palestinien, l'identité palestinienne. »

Un certain nombre d'entre eux sont tellement détruits qu'ils ont perdu le sens de leur identité. Il leur arrive d'être obligés de se soumettre à des Israéliens pour obtenir du travail. Il en est même qui en arrivent à essayer de se faire passer pour des Israéliens...

Heureusement, le film nous montre ceux et celles qui résistent. Deema Zalloum a empêché trois Israéliens d'enlever son fils Moussa en les frappant à coup de téléphone portable. Moussa en a profité pour s'enfuir. Le lendemain, ces mêmes individus ont enlevé un autre jeune, Muhammad Abu Khdeir et l'ont brûlé vif...

Ruha Abu Diho, maîtresse de conférence à l'université, a passé neuf ans en prison pour ses activités militantes. Elle a même été torturée. A sa sortie, elle a repris ses activités. Elle est manifestement résiliente. Elle a résisté à la destruction physique et psychique, en se donnant pour cadre ses prises de conscience psychologiques et politiques. Elle clame haut et fort : « Nous résistons. ». A ses étudiants, elle transmet la révolte, l'assurance narcissique, base de l'identité, et l'engagement politique. Elle a clairement rompu le contrat de malheur.

Ghadir, co-directrice d'Aswat (Voix en arabe)

mène une lutte monumentale, qui réunit le féminisme, l'homosexualité et la résistance à toutes les formes d'oppression. Ayant été attaquée sur sa nationalité et sur sa sexualité, elle a placé le débat tellement haut qu'elle a démontré que la lutte ne peut être qu'internationale.

Khader Adnan, le boulanger, a été amené à effectuer deux longues grèves de la faim en prison, qui ont mobilisé le monde entier sur la cause palestinienne et ont permis sa libération. Il a démontré que des Palestiniens préfèrent la démocratie au pain, contrairement à ce qu'avait déclaré le président palestinien.

C'est, évidemment, l'inverse de ce qui se passe pour ceux qui sont employés à construire le mur de séparation entre les deux pays. Mais les résilients peuvent finir par redynamiser la population palestinienne, en répandant le sumud, qui consiste à agir contre l'occupation.

Certains des intervenants du film n'espéraient pas se voir eux mêmes à l'occasion de la représentation de Derrière les fronts, résistances et résiliences en Palestine. Il serait, au contraire, souhaitable que le film ait une telle audience au niveau mondial qu'il passe même en Palestine. Ce serait seulement un rappel systématisé que la destruction d'une nation par la technique de traumatismes psychiques autant que par l'occupation militaire n'est pas acceptable.

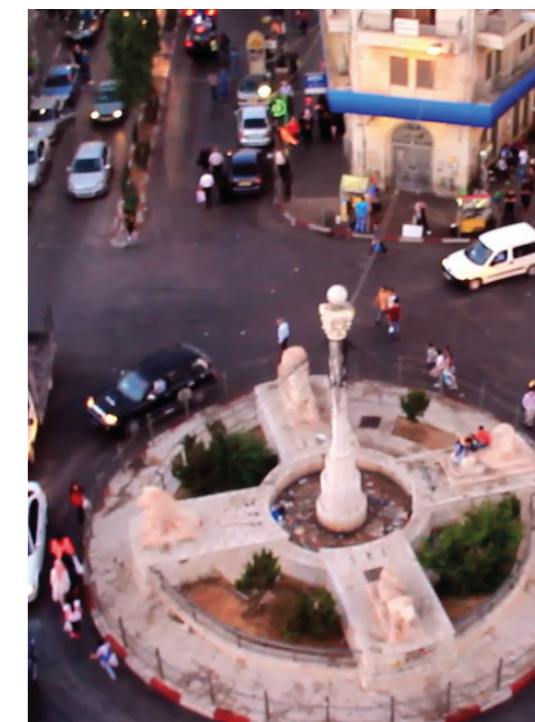
La résilience permet de surmonter l'enfermement, l'isolement sensoriel, la torture et la guerre. Elle constitue aussi un moteur énergétique surgi de l'identité restaurée et conduisant de la révolte à la révolution, donc à l'autonomie et à la liberté.

## On dit souvent que tout a été dit sur la Palestine...

Derrière les fronts d'Alexandra Dols, qui sortira dans les salles le 8 novembre, détonne par son originalité. Il parle d'un sujet rarement abordé. Celui des ravages psychologiques que produit l'Occupation sur la population palestinienne. L'Occupation israélienne n'a pas juste permis de s'approprier les terres palestiniennes, elle a aussi réussi à aliéner les esprits de millions de gens, brisant bon nombre d'entre eux de l'intérieur. Le docteur Samah Jabr, psychothérapeute palestinienne, fan du psychiatre antillais Frantz Fanon et qui travaille dans une clinique à Ramallah l'a compris depuis longtemps. C'est elle qu'a décidé de suivre tout le long de ce film la réalisatrice. La psychologue Samah Jabr tente avec peu de moyens mais une volonté sans faille de décoloniser les esprits de ces concitoyens afin de les libérer de l'oppression qu'ils subissent au quotidien et qui a fini par déposséder certains de leurs identités palestiniennes. A travers le merveilleux portrait de Samah Jabr, ce film est aussi un merveilleux ode à la résistance.

A voir absolument .

**Nadir Dendoune**  
Journaliste, réalisateur et écrivain





## AVEC LA PARTICIPATION



**Ghadir Shafie**  
Co-directrice d'Aswat (« voix » en arabe)  
groupe de palestiniennes  
féministes et queer



**Rula Abu Diho**  
Ex-prisonnière politique et membre  
d'Addameer (Association de lutte  
pour les prisonnier-es palestiniens)



**Dr. El-Sakka Abaher**  
Sociologue et directeur  
du département de sciences  
sociales et comportementales  
de l'université de Birzeit



**Sheikh Khodr Adnan**  
Boulangier et ex prisonnier politique



**Deema Zalloum**  
Habitante du quartier de Shuafat,  
Jérusalem-Est



**Mgr Theodosios de Sebastia  
(né Atallah Hanna)**  
Archevêque du Patriarcat de  
l'église grecque orthodoxe  
de Jérusalem depuis 2005

## INFORMATIONS

Réalisation : Alexandra Dols

Son : Charlotte Floersheim et Belanaïc Roubin

Montage : Delphine Piau et Véronique Rosa

Musique : Baraka

Interprète : Ady Seddik

113 min - 2016

Visa 145.435

Nationalité : FRANCE

Production : Hybrid pulse

Distributeur : Vendredi Distribution

Distribution  
VENDREDI DISTRIBUTION  
vendredivendredi.fr  
fb : Vendredi Distribution

Pogrammation  
Jean-Jacques Rue  
jeanjacquesrue@gmail.com  
06.16.55.28.57

Partenariats  
Sandrine Floc'h  
sandrine.floch73@gmail.com  
06.84.79.94.79

Presse  
Samantha Lavergnolle  
lavergnolle2@gmail.com  
06.75.85.43.39

[derrierelesfrontslefilm.com](http://derrierelesfrontslefilm.com)

traduction interviews et article de Samah : Claude Zurbach et Emilien Bernard

